Document généré le 25 avr. 2024 02:05

Séquences
La revue de cinéma

Le Péplum
Héros musclés

Serge Mailloux

Numéro 197, juillet–août 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/49206ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mailloux, S. (1998). Le Péplum : héros musclés. *Séquences*, (197), 23–26.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Psychotronisme
LE PÉPLUM ET LE MONDO
Pour le simple plaisir de *voir*

Disons-le d'emblée, le terme *psychotronisme* n'existe pas. Comment, d'ailleurs, donner une définition précise à un mot composé uniquement d'un préfixe et d'un suffixe? Non, le psychotronisme n'existe pas. Enfin, pas en tant que genre cinématographique. Le psychotronisme est davantage une vision du cinéma, de ses artisans et de ses œuvres, qu'un genre précis.

Tout d'abord, soulignons que ce n'est pas la critique officielle qui a élaboré le terme et sa définition, mais un New-Yorkais du nom de Michael Weldon, nourri de cinéma de quartier populaire (karaté, horreur, science-fiction) et créateur du fanzine *Psychotronic Video*. Ici, à Montréal, on se rappellera les cinémas de quartier comme le Saint-Stanislas ou le Crémazie où l'on présentait trois films pour un dollar, incluant un pop-corn et un coke. Santo, Bruce Lee, Godzilla, et King Kong nous transportaient dans des situations extraordinaires, à un âge où les noms d'Ingmar Bergman et Andrei Tarkovski résonnaient davantage comme des *savants fous* que comme les génies qu'ils sont en réalité.

Le concept psychotronique englobe tellement de matériel qu'il devient hasardeux de vouloir le confiner dans une définition précise. Contentons-nous tout simplement de donner quelques paramètres qui aideront le lecteur à cerner un genre qui n'en est pas un. Nous qualifierons donc de *psychotronique* une grande partie des films fantastiques, de science-fiction, d'horreur et tout le cinéma dit d'exploitation et de série B: films de délinquence juvénile, films de motards, *films de femmes en prison*, d'arts martiaux et le mondo. Des productions le plus souvent réalisées avec des budgets anorexiques par des gens qui, de *réalisateur*, n'ont que le titre. Mais aussi des films à gros budgets (**Terminator 2**, **Alien**, **Star Wars**), réalisés par des cinéastes qui ont généralement débuté dans la série B comme Roger Corman, James Cameron (**Piranha 2**, c'est lui) ou Joe Dante. La définition est plus complexe qu'elle n'y paraît.

Aujourd'hui, le psychotronisme est plus vivant que jamais. Le *slasher* (merci à Wes Craven pour **Scream**) et la science-fiction déplacent de nouveau les foules. Grâce à la vidéo, la série B (on devrait maintenant dire série V) se porte à merveille et les canaux spécialisés de télévision nous ressortent des émissions et des films, avec le temps, devenus cultes. Que demander de plus?

Le Péplum
Héros musclés

Les Travaux d'Hercule

Nous sommes à l'heure du recyclage culturel. Les cinéastes retournent continuellement aux récits classiques. Ainsi, les genres comme le western, le film d'horreur et les films de monstres sont des sources apparemment intarisables pour les réalisateurs en mal de nouveauté. Coppola nous a ramené Dracula et les autres monstres ont suivi (Frankenstein et le loup-garou). Spielberg a, quant à lui, ressuscité les dinosaures, déclenchant ainsi le retour des monstres. Parmi tous les genres éligibles à un possible retour sur nos écrans, on ne comptera sûrement pas le péplum.

Il y a en effet peu de chance qu'on ait droit au retour de ce genre tel que nous l'avons connu, des débuts du cinéma à, disons, 1965. Bien sûr, certains héros populaires du temps des péplums vont réapparaître (pensons au Hercule de la télésérie).

Mais ces films n'auront pas l'ampleur de ceux qui nous ont fait connaître les exploits de Samson, Maciste, Ursus et autres culturistes musclés et huilés.

Demandez à quiconque ce qu'est un film de science-fiction, d'horreur ou un western, et on vous répondra avec une certaine précision. Par contre, si vous demandez ce qu'est un péplum, vous aurez souvent droit à un regard sceptique et interrogateur.

Bien que le corpus du péplum comporte des centaines de titres, avouons que contrairement à d'autres genres, celui-ci n'a pas eu de défenseurs parmi la critique, presque pas intéressée aux exploits des héros mythiques. Il n'existe donc que très peu d'articles de fond ou de monographies traitant du sujet. Et que dire de la disponibilité des films. Seuls quelques grands classiques, en particulier les grosses machines hollywoodiennes en cinémascope des années 50, ont mérité l'honneur d'une réédition vidéo de qualité au Québec. Pour ce qui est du péplum fantastique italien des années 50-60, il faut faire preuve de persévérance et courir les dénicher aux États-Unis, chez d'obscurs distributeurs, dans des copies dont la qualité est souvent déficiente. Après avoir déplacé les foules durant des décennies, le péplum semble aujourd'hui bien mort. Mort sous les coups de revolver des westerns spaghetti. Mais nous y reviendrons.

Le terme péplum, pour désigner ce genre cinématographique, est apparu en France à l'aube des années 60, dans des circonstances obscures. Il ne semble pas que la dénomination ait franchi la barrière de la langue car, a priori, il n'y a pas d'équivalent anglais. Ici, on parlera plutôt de *Epic Movie* ou du *Sword and Sandal*, notions plus vastes qui englobe, grosso modo, tous les films à grand déploiement se déroulant avant le XIXe siècle. Il est ironique que le terme employé pour décrire un cinéma hautement masculin et macho, soit affublé du nom d'un vêtement de femme. Selon le Petit Robert (1988), *péplum* signifie «un vêtement de femme, sans manches, qui s'agrafait sur l'épaule». Autre paradoxe!

La description populaire du péplum se réduit bien souvent à l'image d'hommes musclés qui se battent contre les forces du mal au temps des Romains, ce qui n'est pas tout à fait faux. Mais puisqu'il nous faut une définition plus précise, disons que dans le péplum, on retrouve des films d'action spectaculaire mettant en vedette un ou des personnages mythologiques ou historiques de l'Antiquité. Il y a, bien sûr, des variations souvent singulières, voire insolites. Mais l'essentiel est là. Certains ajouteront à cette définition le drame biblique; mais nous rejetons cette proposition, préférant réserver au genre son qualificatif propre.

Le péplum est le symbole même du cinéma populaire. Le but est sans équivoque: distraire à tout prix. Tous les moyens sont mis en œuvre pour satisfaire le besoin d'aventure du spectateur. Et de l'aventure, il y en a. Et aussi de l'action, de beaux décors, des histoires rocambolesques, un beau héros, une sculpturale héroïne et de l'amour...

Le genre demeure principalement italien. Bien que d'autres pays en aient produit, en l'occurrence l'Allemagne et la Grande-Bretagne, l'Italie et les États-Unis demeurent les principaux pays producteurs. Le péplum a connu deux âges d'or au cours de sa longue histoire. La première de 1910 à 1925 et la seconde de 1951 à 1966. Dès 1896, Albert Promio, technicien des Frères Lumière en Italie et créateur du premier travelling en 1896, tourne *Néron essaie des poisons sur des esclaves*. On ne parle pas encore du péplum tel qu'on le connaîtra plus tard, mais la base des mythes s'installe. Georges Meliès, qui y voit une bonne occasion de laisser libre cours à son imagination visuelle, en profite pour tourner quelques bandes dont *Pygmalion et Galatée*, *Neptune et Amphitrite* ou encore *Ulysse et Polyphène*. En 1900, environ trente bandes se déroulant chez les Grecs et les Romains ont été tournées. Neptune, Pygmalion, Galatée, Psyché, Cupidon, mais aussi Cléopâtre, Messaline et César transportent déjà les spectateurs dans les temps anciens.

Il revient par contre aux Italiens la réussite qui catapultera le genre au sommet. En 1914, lorsque sort **Cabiria** de Giovanni Pastrone, le péplum fonctionne déjà très bien. Depuis 1910, on en produit en moyenne de quarante à cinquante par année, dont plusieurs courtes bandes sans scénario ni prétention. Mais lorsqu'arrive sur les écrans **Cabiria**, c'est le choc! Œuvre gigantesque (quatre heures de projection), on retrouve des centaines de figurants, des innovations techniques révolutionnaires (travellings fréquents, gros plans) et des décors ambitieux. Jusqu'alors, on utilisait des décors en trompe-l'œil, mais avec l'œuvre de Pastrone, on amplifie les décors, ce qui intensifie l'impression de grandeur. Toutes ces innovations, ainsi qu'une histoire passionnante, font de ce film le premier véritable chef-d'œuvre du pé-

Hercule à la conquête de l'Atlantide

plum. L'influence de **Cabiria** fut d'ailleurs déterminante pour des cinéastes comme Cecil B. De Mille et D.W. Griffith, ainsi que pour de nombreux tâcherons qui tenteront tant bien que mal de profiter du succès sans précédent du film de Pastrone.

Les bases du péplum, telles que nous les connaissons, sont enfin là. Un des personnages les plus célèbres du genre, avec Hercule, fait son apparition. Il s'agit de Maciste. Ce héros sera un des plus exploités de l'histoire du péplum, principalement par les réalisateurs italiens des années 60. Maciste (du grec *Makistos*, «le plus fort») est un héros humain, contrairement à Hercule et autres Ulysse, issus pour leur part de la mythologie. Il vit dans la nature, en marge de la société, mais intervient aussitôt qu'une menace survient.

Parmi les réalisateurs italiens qui se spécialiseront avec succès dans le péplum, on note Enrico Guazzoni, déjà réalisateur du remarquable **Quo Vadis** (1912) et qui tournera par la suite **Jules César** (1914), **Les Derniers Jours de Pompéi** (1915) et **Messaline** (1923). Parmi les autres Italiens importants de l'époque, citons Giulio Antamoro, Mario Casserini et Carmine Gallone. Les héros de l'époque sont interprétés par Bruno Castellani (Brutus), Bartolomeo Pagano (Maciste) ou encore Mario Guaita-Ausonia (Hercule).

Du côté américain, le plus célèbre exemple de cette époque est sans doute le film **Intolerence** de D.W. Griffith. Fort du succès de **Birth of a Nation**, Griffith, sous l'influence des monumentales productions italiennes, réalise un film ambitieux où se côtoient en parallèle quatre histoires dans quatre époques différentes dont la chute de Babylone, qui touche notre sujet de prédilection. À l'instar de Giovanni Pastrone, Griffith élabore des décors grandioses, engage des centaines de figurants et pousse encore plus loin les possibilités techniques et narratives du cinéma, créant ainsi un des plus grands chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma. Mais contrairement à **Cabiria**, le film de Griffith sera un échec commercial historique.

À cette époque, le péplum est en pleine effervescence. Il remplit à coup sûr les salles et les réalisateurs sont productifs, les films ambitieux et populaires. Par contre, côté sujet, on ne renouvelle pas beaucoup. Les Jules César, Messaline, Brutus, Néron et Cléopâtre sont toujours aussi présents. Mais le public en réclame davantage, alors pourquoi se priver?

La deuxième partie des années 20 marquera un ralentissement des productions, principalement en Amérique. En Italie, le cinéma est en crise. Entre-temps, les fascistes arrivent au pouvoir et aident à la production du péplum, outil idéal pour promouvoir les valeurs d'héroïsme et de force. Les résultats s'avèrent par contre peu intéressants et la censure mussolinienne y est sûrement pour quelque chose. Le péplum entre alors dans une phase de léthargie qui se terminera à la fin de la Deuxième Guerre mondiale.

Hercule contre Moloch

Durant le régime fasciste, on créera un des studios les plus célèbres du monde: Cinecittà. Endroit colossal, vaste et peu coûteux, il attire les Américains qui y voient un lieu idéal pour laisser libre cours à leur mégalomanie. De 1945 à 1957, les grandes productions américaines comme **Samson and Delilah** (Cecil B. De Mille, 1949), **Quo Vadis** (Mervyn Le Roy, 1951) et **The Robe** (Henry Koster, 1953), ainsi que les productions italiennes telles que **Spartacus** (Riccardo Freda, 1952), **L'Apocalypse** (Giuseppe Maria Scotese, 1946) et **Les Derniers Jours de Pompéi** (Marcel L'Herbier et Paolo Moffa, 1948) vont remplir les salles de cinéma du monde entier.

Finalement, en 1957, paraît sur les écrans le film qui va tout changer: **Les Travaux d'Hercule** de Pietro Francisci. Influencé par **Ulysse** de Mario Camerini (avec Kirk Douglas dans le rôle du héros en minijupe), cette coproduction franco-italienne met en vedette le désormais mythique Steve Reeves et remettra le péplum sur les rails. Du jour au lendemain, l'acteur-culturiste se retrouve catapulté au statut de vedette, étonnant pour quelqu'un qui a débuté chez Edward D. Wood Jr. dans **Jail Bait** (1954). Avec **Les Travaux d'Hercule**, le péplum nous ramène à la mythologie grecque, époque qu'il avait délaissée au profit de nombreuses variations sur l'histoire romaine. Très bien filmé par la caméra de Mario Bava (qui aurait aussi participé à la réalisation), le film de Francisci se hisse aux sommets des palmarès mondiaux. Avec ce film, le péplum retrouve définitivement certains codes du fantastique. La même équipe responsable du succès des **Travaux d'Hercule** récidive, pour notre plus grand bonheur, avec **Hercule et la reine de Lydie**. Hercule sera dès lors apprêté à toutes les sauces. Parmi les ac-

Hercule et la reine de Lydie

teurs (ou plutôt athlètes) qui se succéderont dans le rôle du héros, mentionnons les Livio Lorenzon, Raf Baldassare, Renato Baldini et Sergio Fantoni. C'est à n'en point douter la période *psychotronique* du péplum. Produits en série, souvent avec les mêmes acteurs, dans les mêmes décors et dans pratiquement les mêmes situations, les péplums ne reculent devant rien pour éreinter les mythes et l'Histoire. Par contre, on se laisse transporter avec délice par les extravagances de ces artisans qui n'éprouvent aucune honte à piller les mythes pour créer des œuvres totalement originales.

Un autre héros effectue un retour fracassant à la même époque: Maciste. Mis à tabac plus fréquemment que le fils de Zeus, il se voit confronté à des cyclopes, des monstres, Gengis Khan, des hommes de pierre et même Zorro! Le tout devient souvent presque surréaliste: pensez à **Maciste et le trésor de tsars** (anachronique dites-vous?), **Hercule contre les vampires**, **Hercules Against the Moon Man** ou bien encore **Hercules vs. the Giant Warriors**. Bien que mal faits et dotés de budgets ridicules, ces péplums sont le plus souvent jouissifs. On en produira jusqu'en 1965. Mais en popularisant le *western spaghetti*, renouvelant du même coup (et avec succès) le mythe américain par excellence, Sergio Leone sonne le glas pour un genre qu'il avait lui-même touché avec, entre autres, **Le Colosse de Rhodes**. Depuis lors, on tente de continuer, mais le public n'en a que pour les *gunfighters* courageux et indépendants joués par Clint Eastwood, Henry Fonda et autres Charles Bronson.

Parmi les dernières tentatives notables pour faire renaître le péplum, on soulignera le pauvre **Clash of the Titans** de Desmond Davis (1981), film à gros budget, avec des effets spéciaux du génial Ray Harryhausen (aussi producteur et, ici, peu inspiré) et un casting d'enfer incluant Laurence Olivier, Burgess Meredith, Maggie Smith, Ursula Andress et Harry Hamlin (future vedette de *L.A. Law*). Par la suite, il y a eu **Caligula** de Tinto Brass, version mi-historique mi-érotique de la vie du célèbre empereur, avec un Malcolm McDowell en pleine forme. Le succès relatif du film nous a donné droit à une série de films où péplum et érotisme font plus ou moins bon ménage: **Messaline: impératrice et putain**, **Caligula et Messaline**, **Les Aventures sexuelles de Néron et Poppée**. Nous avons enfin atteint le fond du baril avec **Caligula réincarné en Hitler**, série Z plus près de **Ilsa, la louve des SS** que du péplum.

Depuis, le genre a évolué, signe des temps, vers ce qu'ont peut qualifier de *Heroic Fantasy*. Les nouveaux héros ont pour nom Conan the Barbarian, Krull, Gor, the Beast Master et Red Sonja. Les légendes gréco-romaines font ainsi place à un imaginaire plus contemporain, celui de la bande dessinée. Mais malgré quelques points communs avec le genre qui nous intéresse, ces nouvelles *fantaisies héroïques* n'ont pas d'intérêt pour les amateurs du vrai péplum et doivent être analysées indépendamment.

Le péplum est un cinéma populaire, populiste pour être plus précis. Il s'agit d'un genre qui ne cherche pas à se renouveler: une centaine d'Hercule, une soixantaine de Maciste, des dizaines de Caligula, de César et de Spartacus. Mais la simplicité narrative du péplum demeure si primaire qu'il devient presque inutile de tenter de l'analyser en profondeur pour y déceler des trésors cachés. Tout est là, sur l'écran, limpide. Quelle importance alors si on déboulonne les mythes, si on les mélange, les maltraite, les galvaude. Alors là peut-être, le péplum devient un cinéma subversif, irrespectueux des traditions et des écrits. Pourquoi pas?

Serge Mailloux

SOMA
SOMA-TIC PRODUCTIONS INC.
PUBLICITÉS/VIDÉO CLIPS/FILMS
4672, rue Saint-Denis
Montréal, Québec
H2J 2L3
tél.: (514) 842-4726
fax: (514) 842-4482
E-mail: soma_tic@cam.org
POUR DES SOLUTIONS CRÉATIVES À VOS BESOINS DE PRODUCTION...